

cultivent la poésie. Ainsi donc, s'il n'a pas égalé Homère pour l'invention, la richesse et l'ensemble, il l'a surpassé par la singulière beauté de quelques parties, et par son excellent goût dans tous les détails. Ne nous plaignons pas de la nature, qui jamais ne donne tout à un seul : admirons-la plutôt dans l'étonnante variété de ses dons, dans cette inépuisable fécondité qui promet toujours au génie de nouveaux aliments ; à la gloire de nouveaux titres ; aux hommes de nouvelles jouissances. »

VI.

HORACE.

Vie d'Horace.

Horace (Quintus Horatius Flaccus) naquit à Venouse, ville située sur les confins de l'Apulie et de la Lucanie, l'an 688 de Rome (65 avant notre ère). Son père, simple affranchi et collecteur d'impôts, vint s'établir avec lui à Rome pour y surveiller son éducation, et lui donna les meilleurs maîtres. Après huit années d'études, Horace partit pour Athènes, où les jeunes Romains allaient presque toujours se perfectionner dans les belles-lettres et la philosophie. Brutus, passant par Athènes après le meurtre de César pour aller rejoindre son armée en Thessalie, emmena Horace avec lui et lui donna le commandement d'une légion. Horace revint à Rome après la désastreuse journée de Philippes, et s'y lia avec Virgile ; Virgile le recommanda à Mécène, et Mécène le présenta à Auguste, qui voulut vainement l'attacher à sa personne avec le titre de son secrétaire. A partir de ce moment, Horace, honoré de l'amitié et comblé des bienfaits des deux plus grands personnages de Rome, mena une existence tranquille, loin des affaires et des intrigues, consacrant tout son temps à la poésie et au plaisir, et préférant au séjour de Rome sa maison de Tarente où la campagne que Mécène lui avait donnée dans la Sabine. Mécène mourut au commencement du mois de novembre de l'an 745, et Horace le suivit au tombeau le vingt-septième jour du même mois, à l'âge de cinquante-sept ans, instituant Auguste son héritier. Horace et Mécène furent enterrés l'un à côté de l'autre, sur le mont Esquilin.

Oeuvres d'Horace.

Les œuvres d'Horace comprennent ses poésies lyriques (odes, épodes, chant séculaire), des satires et des épîtres. Aux épîtres il faut joindre l'*Art poétique*, qui n'était dans la pensée d'Horace que la dernière épître du second livre.

Odes

Les odes d'Horace se divisent en quatre livres ; la date de leur publication est incertaine : on pense qu'ils parurent successivement, à des époques assez éloignées, et que l'apparition du quatrième précéda seulement de quelques années la mort d'Horace.

On peut reconnaître dans les odes d'Horace les genres les plus divers, depuis l'ode religieuse et l'ode morale ou philosophique jusqu'à la chanson et au simple billet ; toutefois, le plus grand nombre de ses poésies lyriques est consacré à chanter les douceurs de l'amitié et le bonheur d'une vie modeste et simple. Dans la plupart de ces compositions, Horace montre une morale aimable et indulgente, également éloignée des rigueurs de la doctrine stoïcienne et de la mollesse des dogmes d'Épicure ; on est en droit cependant de lui reprocher d'avoir célébré avec trop de complaisance les voluptés des sens.

Horace, dans ses odes, n'est pas toujours original ; il ne fait souvent que reproduire les inspirations des poètes grecs (Alcée, Sapho, Simonide, etc.), auxquels il emprunte tantôt des odes entières, tantôt une strophe, tantôt un vers. Malheureusement, il ne nous est presque rien parvenu des poètes qu'il paraît avoir imités avec le plus de plaisir : il est donc impossible de constater d'une manière précise quelle part revient à la Grèce dans les œuvres du lyrique latin ; mais, d'après les débris qui nous restent, on peut affirmer que, si Horace a souvent imité, il l'a fait en homme de génie ; comme Virgile imitait Homère, sans presque rien perdre de son originalité.

Nous ne passerons pas en revue toutes les odes d'Horace ; nous nous contenterons d'en indiquer quelques-unes, auxquelles l'admiration unanime de la postérité a assigné un rang plus élevé ; mais ce n'est là qu'un choix fait parmi des chefs-d'œuvre, et une étude plus attentive de quelques odes ne saurait dispenser de la connaissance des autres.

Premier livre. Ode 1, à Mécène. Cette ode est une sorte de dédicace mise en tête des deux ou des trois premiers livres des odes.

Exempt des soucis de l'ambition, Horace n'aspire qu'au titre de poète. — Ode II, à Auguste. Les dieux sont irrités du meurtre de César; puissent-ils laisser longtemps sur la terre le protecteur de l'empire! — Ode III, au vaisseau qui emportait Virgile vers Athènes. Horace lui recommande son plus tendre ami, et s'indigne contre la témérité des hommes qui les premiers osèrent affronter les plus terribles dangers. — Ode IX, à Mercure. Le poète passe en revue les divers attributs de ce dieu. — Ode XI, à Auguste. Horace met Auguste au rang des héros et presque au rang des dieux. — Ode XII, à la République. La guerre entre Octave et Antoine était imminente. Sous l'allégorie d'un vaisseau, Horace exhorte la République à ne point s'exposer aux hasards de nouvelles tempêtes. — Ode XIII. Le dieu Nérée prédit à Paris la ruine de Troie. — Ode XX, à Virgile. Horace cherche à le consoler de la mort de Quintilius Varus. — Ode XXVIII. Averti par la foudre, Horace revient au culte des dieux qu'il a trop longtemps négligés. — Ode XXIX, à la Fortune. Auguste préparait une expédition contre la Grande-Bretagne; Horace appelle la protection de la déesse sur Auguste et sur les armes romaines. — Ode XXXI, à ses amis. On peut se livrer à la joie, maintenant que Rome n'a plus rien à redouter de sa plus cruelle ennemie (Cléopâtre).

Deuxième livre. Ode I, à Asinius Pollion. Horace l'engage à continuer son histoire des guerres civiles. — Ode II, à Sallustius Crispus. Celui-là seul est heureux, qui triomphe de l'avarice et des passions. — Ode III, à Dellius. Que la pensée de l'inévitable mort nous engage à jouir des biens de la vie. — Ode VI, à Valgius. Horace l'invite à modérer les regrets que lui causait la perte d'une personne chère. — Ode VII, à Licinius. Éloge de la médiocrité et de l'égalité d'âme. — Ode X. Sur un arbre qui avait failli l'écraser dans sa chute. — Ode XI, à Postumus. La vie est courte, et la mort inévitable. — Ode XIII, à Grosphus. Horace vante la paix de l'âme et la médiocrité. — Ode XV. Contre l'avidité des riches.

Troisième livre. Ode I. C'est la pureté de la conscience qui fait le bonheur de l'homme. — Ode III. Le poète chante Romulus admis au nombre des dieux, du consentement de Junon même. — Ode V. Horace célèbre l'héroïque dévouement de Régulus. — Ode VI, aux Romains. Horace s'élève contre la corruption de son siècle, et oppose aux mœurs du temps la simplicité des anciens Romains. — Ode XI, à Mécène. Puissance de l'or; la richesse ne fait pas le bonheur. — Ode XX, à Galatée. Le poète raconte l'histoire d'Europe. — Ode XXIII. Cette ode sert d'épilogue au troisième livre; Horace promet à ses vers l'immortalité.

Quatrième livre. Ode I, à Jules Antoine. Éloge de Pindare; Horace chante les victoires d'Auguste. — Ode III. Horace célèbre les exploits de Drusus en Germanie. — Ode VI, à Torquatus. Horace lui rappelle la brièveté de la vie et l'engage à se livrer au plaisir. — Ode VIII, à Lollius. Le poète seul sauve de l'oubli le nom des héros¹.

Qualités littéraires des Odes d'Horace.

« Horace, dit Schœll dans son *Histoire abrégée de la littérature romaine*, doit être regardé comme le second des poètes romains. Il est pour la poésie lyrique ce que Virgile est pour l'épopée et pour le genre didactique; l'un et l'autre n'ont pas été égalés par les poètes des temps suivants. Mais si Virgile s'élève au-dessus de cette troupe de poètes épiques qui l'imitèrent, qui se parèrent de ses lambeaux, Horace paraît seul comme poète lyrique. La littérature latine ne lui en avait offert aucun à surpasser, et, parmi ses imitateurs, aucun ne fut seulement digne de lui être comparé. Horace fit connaître aux Romains la poésie lyrique dans son dernier degré de perfection. Sans doute, il montre, comme poète lyrique, moins d'originalité que dans ses satires; mais on est allé beaucoup trop loin lorsqu'on a voulu ne reconnaître dans ce beau génie que le caractère d'imitateur. Ce n'était certainement pas un petit mérite aux yeux de ses contemporains que de reproduire dans une langue peu flexible les plus belles productions de la poésie grecque, et de les reproduire dans des rythmes dont la langue latine paraissait moins susceptible. Mais ce n'est pas le seul éloge que mérite Horace. Un grand nombre de ses odes, celles qui célèbrent Auguste et sa famille, celles qui tonnent contre les vices de son siècle, lui appartiennent en propre, et, à l'exception de quelques légers rapports, les critiques ont vainement tenté d'en découvrir les originaux ou les modèles dans ce qui nous reste de la littérature grecque. Elles ont un caractère d'originalité et quelque chose de si particulier, qu'il est impossible de méconnaître qu'elles sont une création de l'imagination d'Horace, et qu'elles lui ont été inspirées par les objets qui l'entouraient et par les circonstances où il vivait. Ces odes sont regardées par tous les connaisseurs comme les plus belles qu'il ait composées. Lors même qu'Horace imite les modèles grecs, il sait se mettre à la place des poètes qu'il a devant les yeux; il donne à leurs idées et à leurs images quelque chose de romain qui

1. Il est essentiel, pour les Odes et les Épitres, de connaître le personnage auquel chaque pièce est adressée, les circonstances dans lesquelles elle fut composée, enfin les imitations modernes les plus célèbres. Nous engageons les candidats à faire choix d'une édition dans laquelle tous ces renseignements se trouvent réunis.

en effacé souvent le caractère primitif, et qui ne pouvait sortir que d'un génie assez heureux pour produire de lui-même. Dans toutes ces imitations, son jugement, son esprit, sa grâce, le goût qu'il montre, font disparaître tout ce qui pourrait donner à ses compositions un air de copie. »

Ajoutons à ce jugement deux réflexions qui le compléteront. Lorsqu'on aborde un poète lyrique, on s'attend à trouver dans ses compositions ce *beau désordre* dont parle Boileau, et qu'on met d'ordinaire sur le compte de l'enthousiasme et de l'inspiration. Le désordre lyrique est rare dans Horace; parce que la plupart des sujets qu'il traite ne le comportent pas. L'allure de ses odes est, en général, assez régulière et assez paisible; on y trouve beaucoup d'enjouement, quelquefois de la mélancolie, et ce n'est guère que dans des pièces dont le sujet est tout romain et quelquefois presque officiel, que le poète semble s'élever à l'enthousiasme lyrique.

Tout en reconnaissant ce qu'il doit aux poètes de la Grèce, Horace répète plusieurs fois, dans ses odes, dans ses satires et dans ses épîtres, qu'il est le premier qui ait fait entendre aux Romains des chants lyriques. Le genre lyrique avait cependant été abordé en Italie avant Horace, d'une manière moins complète et moins heureuse sans doute; mais Horace se montrait injuste en mettant en oubli son prédécesseur Catulle, le seul dont les œuvres nous soient parvenues, le seul par conséquent sur qui nous puissions porter un jugement. Au reste, on voit dans quelques passages des satires et des épîtres avec quel dédain immérité Horace traitait les poètes de l'ancienne Rome.

Mètres lyriques d'Horace.

Horace a emprunté aux poètes lyriques grecs, et principalement à Alcée et à Sappho, les divers mètres employés par lui dans ses odes. Ces mètres sont assez variés, puisque l'on compte vingt-cinq espèces de vers et dix-neuf systèmes de strophes. Les prosodies, et mieux encore les précis placés en tête de presque toutes les éditions d'Horace, fournissent tous les renseignements désirables sur ce point. Il nous suffira de dire que les systèmes les plus familiers à Horace sont la strophe alcaïque, la strophe sapphique et la strophe asclépiade.

Épodes.

On donne le nom d'*épode* à une pièce qui se compose de deux sortes de vers alternant régulièrement, le plus grand précédant toujours le plus petit. Archiloque, poète satirique de Paros, est l'inven-

teur de ce genre. Le livre des épodes d'Horace contient douze pièces, qu'on croit avoir été l'œuvre de sa jeunesse, et qui ne furent publiées, dit-on, qu'après sa mort. La plupart de ces pièces sont écrites en vers iambiques, quelques-unes en iambes alternant avec le vers hexamètre, et elles sont presque toutes du genre satirique. On peut étudier particulièrement la deuxième, où Horace représente un vieil usurier qui, dégoûté des affaires, songe à se retirer à la campagne, et réalise ses capitaux pour les replacer le lendemain; la cinquième, où il met en scène des sorcières immolant un jeune enfant pour composer avec son sang des philtres amoureux; la septième, adressée aux Romains, au moment où allait éclater la guerre que termina la bataille d'Actium, pour les exhorter à renoncer aux luttes civiles; enfin, la onzième, où il engage ses concitoyens à transporter sous un autre ciel le siège d'un empire ruiné par les discordes.

Chant séculaire.

Les jeux séculaires, institués sous les rois pour apaiser, dans les temps de calamités, la colère des divinités infernales, duraient trois jours et trois nuits, et se passaient en prières publiques et en sacrifices. Leur célébration, qui ne devait se renouveler que tous les cent ans, ne fut jamais régulière. Auguste les fit célébrer en 737, et chargea Horace de composer l'hymne qui devait être chanté par un chœur de jeunes gens et de jeunes filles en l'honneur d'Apollon et de Diane, dans le temple qui venait d'être bâti pour Apollon, sur le mont Palatin. Le chant séculaire est écrit, comme un assez grand nombre des odes d'Horace, en strophes sapphiques; le poète invoque, en faveur de l'empire et d'Auguste, la protection des enfants de Latone.

Satires¹.

Les satires d'Horace forment deux livres: il n'avait pas trente ans quand il publia le premier, et le second parut après quatre années d'intervalle. Horace donnait lui-même à ses satires et à ses épîtres le nom de *sermones*, c'est-à-dire conversations, causeries familières. Les satires sont écrites en vers hexamètres, mais en vers qui n'ont pas toute la régularité qu'on exigerait dans un poème épique; aussi n'y sent-on pas l'effort du travail; c'est une causerie pleine d'aisance et d'abandon, à laquelle cette liberté du mètre ajoute un nouveau charme et donne l'air le plus naturel.

1. Le mot satire vient de *satura*, qui, dans les auteurs de la plus ancienne latinité, signifiait un mélange de toutes sortes de sujets.

Le premier livre comprend dix satires, dont les plus importantes sont : la première, adressée à Mécène; Horace y montre la folie des hommes sans cesse occupés à poursuivre la richesse; — la troisième, où il se plaint de la malveillance qui porte les amis eux-mêmes à mal parler les uns des autres et à faire ressortir mutuellement leurs défauts; — la quatrième, où il répond aux plaintes et aux critiques qu'avaient soulevées ses premières satires, et justifie ses intentions et son caractère; — la sixième, où il raconte l'excellente éducation que lui donna son père, et la manière dont Mécène l'admit au nombre de ses amis : cette sixième satire est remplie de détails précieux sur la vie d'Horace; — la neuvième, où il raconte les importunités d'un fâcheux qui s'attache à ses pas durant une matinée entière; — la dixième, où il défend et justifie les critiques qu'il s'était permises contre le vieux poète Lucilius dans sa quatrième satire. La dixième satire a un caractère purement littéraire.

Le second livre comprend huit satires, dont les principales sont : la première, où Horace, feignant de consulter le jurisconsulte Trébatius pour savoir s'il doit continuer à écrire des satires, fait sa propre apologie; — la troisième, où il tourne en ridicule l'austérité affectée des stoïciens, dans la personne du revendeur Damasippe, qui, après sa ruine, a embrassé la doctrine du Portique; — la sixième, où Horace, qui venait de recevoir de Mécène une campagne située dans la Sabine, vante le bonheur de la vie champêtre : on admire surtout, dans cette satire, la fable du rat de ville et du rat des champs, sujet traité par La Fontaine, qui n'a pas égalé Horace; — la septième, dans laquelle Horace se met en scène avec un de ses esclaves, qui profite de la liberté des Saturnales pour critiquer les défauts et les travers de son maître; — enfin, la huitième, description d'un mauvais repas offert à Mécène par un riche avare. Nous indiquons cette dernière satire, bien que les détails aient perdu pour nous beaucoup de leur sel, à cause des points de comparaison qu'elle peut offrir avec celles de Regnier et de Boileau sur de semblables sujets.

Épîtres.

Les épîtres d'Horace forment deux livres, comme ses satires : le premier livre parut treize ans après les satires, c'est-à-dire qu'Horace avait environ quarante sept ans; on ignore la date de la publication du second livre. Les épîtres roulent sur les sujets les plus variés, depuis la philosophie et la critique littéraire jusqu'aux simples lettres de recommandation, d'amitié, de politesse, et aux billets.

Le premier livre comprend vingt épîtres, dont les principales sont :

la première, à Mécène; Horace renonce à la poésie pour se livrer tout entier à l'étude de la sagesse; — la deuxième, à Lollius, sur l'utilité que présente la lecture d'Homère pour la conduite de la vie; — la sixième, à Numicius, sur les conditions dans lesquelles se trouve le véritable bonheur; — la septième, à Mécène : Mécène s'était plaint de ce qu'Horace restait trop longtemps éloigné de lui; le poète revendique noblement sa liberté; il aime mieux rendre à Mécène les dons qu'il a reçus de lui, que d'enchaîner son indépendance : on remarque surtout dans cette épître l'anecdote de l'orateur Philippe et du crieur public Ménas, qui a inspiré à La Fontaine un si jolie fable (*Le Savelier et le Financier*); — la dixième, à Aristius Fuscus, sur le bonheur de la vie champêtre : c'est dans cette épître que se trouve l'apologue du cerf et du cheval; — la quatorzième, à son fermier : Horace cherche à lui démontrer combien il a tort de regretter le séjour de la ville; — la seizième, à Quintius Hirpinus : Horace, après une courte description de sa campagne de la Sabine, montre dans quelles erreurs tombe le vulgaire lorsqu'il prétend apprécier les éléments du bonheur; — la dix-septième et la dix-huitième, dans lesquelles Horace enseigne à Scéva et à Lollius comment, sans s'abaisser, on peut se concilier l'amitié des grands; — la vingtième, à son livre : il lui prédit le triste sort qui l'attend quand il aura perdu le charme de la nouveauté.

Le second livre contenait seulement trois épîtres; il se trouve réduit à deux, puisqu'il est d'usage d'en séparer l'épître aux Pisons, à laquelle on a donné le titre d'*Art poétique*. La première de ces deux épîtres est adressée à Auguste, qui s'était plaint, dans une lettre parvenue jusqu'à nous, de ce qu'Horace ne l'avait pas mis au nombre de ses correspondants : Horace y trace un tableau rapide de l'histoire des lettres latines; il se plaint de l'injuste préférence accordée aux plus anciens écrivains, et proclame comme un des titres de gloire d'Auguste aux yeux de la postérité qu'il ait su s'affranchir de ces aveugles préventions. On peut regretter que dans cette épître Horace se soit montré lui-même d'une sévérité outrée pour les poètes des siècles précédents, et n'ait pas été plus équitable envers Ennius, Lucilius et Plaute, que ses contemporains ne l'étaient envers les écrivains du siècle d'Auguste. La deuxième épître, tout aussi importante que la première, est adressée à Julius Florus : Horace déclare à son ami qu'il a renoncé à faire des vers; sa fortune est suffisante pour le mettre à l'abri du besoin; Rome est d'ailleurs un séjour peu favorable à la méditation et au travail poétique; enfin, le poète qui veut être loué doit commencer par louer les autres et trouver du génie aux vers les plus médiocres : c'est à l'étude de la sagesse qu'Horace veut consacrer ses derniers jours.

Qualités littéraires des Satires et des Épîtres.

« La morale d'Horace, dit La Harpe, est à la fois douce et pure; elle n'a rien d'outré, rien de fastueux, rien de farouche. Nul poète n'a mieux connu le langage qui convient à la raison; il ne prêche pas la vérité, il la fait sentir; il ne commande pas la sagesse, il la fait aimer. Il connaît les dangers du rôle de censeur, et il trouve en lui-même de quoi les éviter tous. Vous ne pouvez l'accuser de morgue; car, en peignant les travers d'autrui, il commence par avouer les siens, et s'exécute lui-même de la meilleure grâce du monde. Vous ne pouvez vous plaindre qu'il prêche; car il converse toujours avec vous. Il a trop de gaieté pour être taxé d'humeur ni de misanthropie. Enfin le plus grand inconvénient de la morale, c'est l'ennui; et il a tout ce qu'il faut pour y échapper: une variété de tons inépuisable, des épisodes de toute espèce, des dialogues, des fictions, des apologues, des peintures de caractères, et l'usage le plus adroit de cette forme dramatique, toujours si heureux partout où elle peut entrer et dont, à son exemple, Voltaire, parmi les modernes, a le mieux senti tous les avantages. C'est à lui qu'il appartenait de bien apprécier Horace, c'est à lui qu'il sied bien de dire dans cette charmante épître, un des meilleurs ouvrages de sa vieillesse :

« Jouissons, écrivons, vivons, mon cher Horace.

Sur le bord du tombeau je mettrai tous mes soins
 A suivre les leçons de ta philosophie,
 A mépriser la mort en savourant la vie,
 A lire tes écrits pleins de grâce et de sens,
 Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les ans.
 Avec toi l'on apprend à souffrir l'indigence,
 A jouir sagement d'une honnête opulence,
 A vivre avec soi-même, à servir ses amis,
 A se moquer un peu de ses sots ennemis,
 A sortir d'une vie ou triste ou fortunée,
 En rendant grâce aux dieux de nous l'avoir donnée. »

« Voilà le meilleur résumé de la lecture des satires et des épîtres d'Horace; car on peut joindre ensemble ces deux ouvrages, qui ont, à beaucoup d'égards, le même caractère; si ce n'est que les épîtres, avec moins de force dans la pensée, ont cette aisance et ce naturel qui est du genre épistolaire; mais le résultat est le même: c'est que l'auteur est le plus aimable des poètes moralistes, et par cela même le plus utile, parce que ses préceptes, dont la vérité est à la portée de tous les esprits, dont l'application est de tous les moments, renfermés

dans des vers pleins de précision et de facilité, vous accoutument à faire sur vous le même travail, le même examen qu'il fait sur lui, et qui a pour but, non pas de vous mener à une perfection dont l'homme est bien rarement capable, mais de vous apprendre à devenir chaque jour meilleur et pour vous-même et pour les autres. »

Art poétique.

L'épître que l'on connaît sous le nom d'*Art poétique* n'était, dans la pensée d'Horace, que la troisième et dernière épître du second livre. Elle est adressée aux Pisons: Pison le père est mentionné avec éloge par Tacite et Velléius Paterculus; son fils aîné paraît avoir été gouverneur de l'Espagne; quant à son second fils, il est absolument inconnu. Horace n'a pas eu, comme Boileau, la prétention de donner un code complet de l'art d'écrire en vers; son épître aux Pisons n'est qu'une causerie littéraire, dans le genre de celles qu'il avait adressées précédemment à Auguste et à Julius Florus; c'est une suite de conseils présentés sans beaucoup d'ordre et destinés surtout au fils aîné de Pison, qui s'exerçait sans doute à la poésie dramatique, si l'on en juge par le soin presque minutieux avec lequel Horace s'occupe de ce genre à l'exclusion des autres.

Après quelques conseils généraux sur le choix d'un sujet, sur l'emploi des mots et des différentes espèces de vers, Horace expose les préceptes qui doivent guider le poète dramatique pour le choix d'un personnage, la peinture des mœurs, la fidélité des caractères, la conduite de l'action. Il remonte aux origines de la tragédie et de la comédie, puis de la poésie elle-même, rappelle les services que la poésie a rendus à l'humanité dans les premiers âges, le noble but qu'elle se propose, et termine en conseillant aux poètes qui veulent se rendre dignes de ce nom, de se défier des flatteurs et de recourir toujours aux conseils d'un juge sincère et éclairé.